

avare sur lesquels j'étends en vain la main depuis dix ans... Cette fortune est à moi, à moi seul, entendez-vous... Je l'ai payée par des ennuis de chaque jour, des rages sourdes, des explosions de haine... Il me la faut pour combler l'abîme creusé par mes dettes... Je la veux et je l'aurai...

—Qui vous dit que vous ne la partagerez pas ?

—Mes pressentiments... Trahi par Sébas, ce valet qui s'était institué votre défenseur, j'ai perdu dans une minute le fruit de dix ans de patience et de ruse. Le masque est jeté, je ne le rattacherai pas... Si vous entrez à Marolles, c'est dans l'espoir de prendre la succession à laquelle je renonce moins que jamais... Elle sera à moi en dépit du notaire et du prêtre, de Sébas, le modèle des valets, de vous-même, le modèle des neveux... Il me suffira pour cela d'être seul auprès du lit de mort d'Henriot de Marolles...

—Prétendez-vous m'empêcher d'obéir à son appel ?

—Je vous intimerais ma volonté, cela suffira.

—Vous croyez ?

—J'aurai pour vous décider des arguments irrésistibles.

—Lesquels ?

—J'essaierai de la persuasion d'abord.

—Et si vous échouez ?

—Je défendrai, voilà tout !

—Oui, voilà tout ! Vous commanderez au fils des aînés de Marolles de quitter le château héréditaire afin d'en rester le maître. L'époux malheureux, le père dévoué devra céder la place au libertin avide de jeter en pâture à ses créanciers l'or qui ferait vivre une famille honorable et soulagerait des centaines de malheureux... A quoi songez-vous donc ? Vous croyez-vous plus fort de vos vices que moi du sentiment de mes devoirs ?

—Je vous ai dit que vous n'irez pas à Marolles, vous n'irez pas.

—J'irai.

—Le choc des volontés amène souvent celui des épées.

—Je ne me battra pas contre vous, Maxime.

—Pourquoi ?

—Je croirais commettre un fratricide.

—Je garde moins de scrupules !

—Et si les liens de parenté vous semblent insuffisants, rappelez-vous que je considère le duel comme une folie et un crime.

—Tu refuses de me rendre raison ?

—Raison à vous, de quoi ?

—De vouloir me déshériter.

—Je n'y songe point, mon oncle est le maître de son bien.

—Ne m'exaspère pas davantage, Gaston... Tout à l'heure, j'étais assis à table à côté d'amis aussi fous que moi-même... Nous avons bu jusqu'à l'ivresse... Ma colère ressemble à celle du taureau, je vois rouge... Retourne sur tes pas, je te jure de te ménager une belle part sur la fortune d'Henriot... Je le signerai si tu veux.

—J'irai à Marolles chercher la bénédiction de l'ancêtre de la famille.

—Veux-tu donc que je te tue ? demanda Maxime en appuyant fortement sa main sur l'épaule de Gaston.

Celui-ci essaya de se lever, une contraction le prit au cœur ; dans les regards de Maxime il lut une résolution épouvantable ; il n'eut le temps ni de crier ni de se défendre, le bras droit de Luzarches se leva de nouveau, et cette fois il enfonça jusqu'à la garde un poignard entre les épaules de Gaston.

Celui-ci étendit les bras et tomba la face sur la table.

Immédiatement la porte-fenêtre se rouvrit sous les doigts fébriles de M. de Luzarches, il tourna la clef dans la serrure, la lança dans le bassin, se glissa vers la salle à manger et se trouva en face de Lucien de Grandpré au moment où celui-ci achevait son improvisation.

—Hein ! que dites-vous de cela ? demanda-t-il.

—Superbe ! répondit Luzarches en riant. C'est égal, il est un concert que je préfère encore au vôtre, c'est celui de cette nuit. Vive l'orage, messieurs ! Vive Dieu ! je suis plus ivre que vous tous !

Il vida un verre de chartreuse et tomba sans mouvement sur le divan.

Une heure du matin sonna au clocher de Marolles.

Le fracas de l'orage redoubla d'une façon terrible, une forte odeur de paille brûlée se répandit dans la maison, les charretiers et les domestiques poussèrent des cris d'épouvante, Colette se jeta en pleurant dans

les bras de Jarnille. Celle-ci marcha du côté de l'écurie où le feu venait de prendre, chassant le vagabond qui s'y était réfugié. Au bruit, à l'effroi accompagnant ce commencement d'incendie, M. de Luzarches parut s'éveiller, et, le bras étendu vers la fenêtre qu'éclairaient les rougeurs de l'incendie, il murmura :

—Est-ce que Dieu me répondrait.

—Messieurs, dit Chamigny, voici une fin d'orgie grandiose. Dieu nous traite en Balthazar, il mêle la foudre à nos chansons ! Croyez-moi, pourtant, remontons dans nos voitures et gagnons à fond de train nos demeures. La propriété de Jarnille va flamber comme une meule de foin. Je veux bien lui envoyer cent louis demain pour l'aider à réparer ses pertes, mais je n'entends pas rôtir tout vif... Sans être superstitieux, Grandpré, je suis convaincu que nous avons attiré le malheur sur cette maison !

Les jeunes gens descendirent, éveillèrent leurs cochers et montèrent dans leurs voitures, tandis que les voisins de Jarnille accouraient pour arrêter ce commencement d'incendie.

Rameau-d'Or se trouvait alors dans la cour, offrant son aide aux travailleurs. Tout à coup, le souvenir du voyageur occupant la chambre n° 7 lui revint à la mémoire, il crut prudent de l'éveiller. Gravissant rapidement l'escalier, il passa sur le balcon et tenta d'ouvrir la porte. A sa grande surprise elle résista. Cependant, à l'intérieur il n'existait point de verrou ; collant son visage contre le vitrage, il regarda et vit le voyageur accoudé sur la table. Il lui sembla même entendre un soupir.

Rameau-d'Or devait à son premier métier une grande souplesse : roulant autour de son poing le pan de sa veste, il brisa un carreau et sauta dans la chambre.

Alors avec une terreur qui lui arracha un grand cri, Rameau-d'Or aperçut le couteau enfoncé dans les épaules de Gaston de Marolles.

Celui-ci revenait lentement au sentiment de l'existence, et ses gémissements prouvaient l'excès de sa souffrance.

Rameau-d'Or alla chercher de l'eau et la lui présenta. Le blessé se souleva, but une gorgée, et il devint possible à l'enfant de le reconnaître.

—M. Gaston ! M. Gaston !

—Tu me connais ? murmura le blessé.

—Si je ne vous connais ! Vous m'avez sauvé la vie ! Je donnerais la mienne pour vous... Que faire, mon Dieu !... Faut-il arracher le couteau de votre blessure ?

—Non, je mourrais au même instant... Je t'ai sauvé la vie dis-tu, je ne m'en souviens pas...

—Rameau-d'Or... le grand ours brun... dans la forêt de Marolles...

—Oui, oui, je me rappelle maintenant... Et tu veux me témoigner ta reconnaissance.

—J'ai demandé chaque jour à Dieu de m'en fournir l'occasion.

Gaston regarda l'adolescent.

—Tu es si jeune pour une mission grave !

L'enfant tomba sur les genoux.

—Ayez confiance dit-il, je suis un homme par le cœur, ce que vous me commanderez, je le ferai ! Mais faites vite ! l'incendie gagne, voyez la chambre est toute rouge de ses clartés !

M. de Marolles s'appuya contre Rameau-d'Or, reprit la plume avec laquelle il avait tracé tant de pages affectueuses pour Arinda, puis au bas, d'une écriture large et tremblée, il ajouta deux lignes, les data et les signa. Ensuite, fouillant dans sa poitrine, il en tira un portefeuille gonflé de papiers.

—Tout ce qui est ici, dit-il, avec cette lettre, tu le remettras à ma femme...

—Je le jure, monsieur...

Gaston s'appuya plus lourdement sur l'enfant.

—Je souffre... mon Dieu !... Je meurs...

—L'adresse, écrivez l'adresse !

Gaston reprit la plume, et cette fois avec une peine infinie il écrivit : Madame de Marolles... rue... Sa main laissa échapper la plume, son corps se roidit dans une convulsion, il ne lui fut plus possible que de murmurer :

—Tu ne m'as pas vu... silence sur ton salut... dépôt sacré... Paris...

—J'obéirai ! j'obéirai ! répéta Rameau-d'Or dans un sanglot.

Mais en vain tenta-t-il de ranimer le blessé, les battements du cœur ne se faisaient plus sentir, en même temps la voix de Jarnille l'appela, il serra dans sa veste les précieux papiers et courut se mêler à la foule. Quand il se trouva au milieu d'un groupe,

il crut seulement alors possible de répondre à sa maîtresse.

L'intensité du feu diminuait. On savait désormais que l'écurie seule serait perdue, et Jarnille se consolait à la pensée que le désastre aurait pu être plus grand.

Le garde champêtre rassuré cherchait maintenant les causes du sinistre.

Tout à coup Jarnille s'écria.

Le voyageur du n° 7.

Elle monta rapidement, mais à peine se trouva-t-elle en face de la porte vitrée qu'elle appela le garde en donnant des signes de la plus grande frayeur.

Le père Duchemin monta, plus roide et plus fier à mesure que les événements de cette nuit prenaient un aspect plus grave.

Au premier regard il reconnut Gaston.

—C'est le jeune M. de Marolles, fit-il.

—Qui peut avoir commis ce crime ? demanda Jarnille en joignant les mains.

—C'est à la justice de le chercher, Jarnille, je cours la prévenir.

—Quelle affaire, grand Dieu ! quel malheur !

Colette et Jarnille s'agenouillèrent près du cadavre qui, cette fois, glissant sur un siège, montrait sa face pâle, dont les grands yeux bleus demeuraient fixement ouverts.

Le prêtre et le médecin arrivèrent presque ensemble.

Un exprès venait de partir pour Grenoble.

Deux heures plus tard les magistrats pénétraient dans l'auberge du Soleil-Levant.

(La suite au prochain numéro.)

## LA FLOTTE FRANÇAISE DEVANT FOUCHOU

(Voir gravure)

C'est avant le bombardement ; au bas on voit le coin d'un fort bien armé, bien fortifié et semblant pouvoir résister convenablement à une attaque. En bas se trouvent quelques cuirassés chinois.

Au loin, la flotte française en ligne de bataille, prête à ouvrir le feu si l'ultimatum n'est pas accepté.

Comme on l'a appris par le télégraphe, les magnifiques navires chinois, construits en Europe et armés de canons Krupp, n'ont pu tenir devant la supériorité du tir des français, et la bataille navale tant attendue a été un véritable massacre.

Les neuf cuirassés chinois ont été détruits en deux heures, et toutes les batteries des forts qui défendent l'embouchure du Min ont été réduites au silence.

Cette rude leçon va peut-être amener la paix.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Avec les chaleurs la peau du visage s'irrite facilement, et les plus jolies femmes peuvent se trouver enlaidies par des rougeurs ou de légers boutons. Il faut avoir soin de ne pas les aggraver en mettant de la poudre de riz qui contiendrait des principes excitants. Voici le moyen d'en faire soi-même une très bonne et parfaitement inoffensive :

Amidon de blé, 100 grammes ; racine d'iris pulvérisée, 25 grammes ; sous-chlorure de bismuth, 25 grammes ; essence de santal, 2 grammes.

Essayez-en, belles lectrices, et vous en serez enchantées.

OCTAVE SULLY.

## RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

### No. 1.—LOGOGRAPHE

Sur six pieds, chers lecteurs, par un doux privilège,  
Je porte un voile blanc,  
Et sur cinq, à mon tour, d'une mante de neige  
J'environne le champ.

### No. 2.—CHARADE

Mon Premier, pour le grain est l'instrument qu'il faut.  
Quand il est mon Second, lecteur, il n'est pas tôt.  
Il est bien mon Entier, ce piètre personnage,  
Qui fait son propre éloge au village.

Une annonce découverte dans un journal :  
" Il a été perdu, jeudi dernier, à la nuit, un chien basset qui a les oreilles coupées et la queue longue depuis la place du Champ-de-Mars jusqu'au n° 12 de la rue B..."  
Ce n'était plus un chien, c'était une comète !